

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL

JOURNAL DES FAMILLES.

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois,
par livraison de 16 pages.

Pour Abonnement et prime, un An \$1.00.
Bureaux à Montréal, 4, Rue St. Vincent.

SOMMAIRE.—Chronique.—Discours du Rév. Messire Giband, pour la fête de St. Jean-Baptiste.—Deuxième lecture faite par le Rév. Messire Désaulniers au Cabinet de Lecture Paroissial de Montréal.—Mort de l'honorable juge McCord.—Principaux événements qui se sont passés depuis Jacques-Cartier jusqu'à Champlain, par M. Paul Stevens, (suite).—Divorce, ses suites funestes, par Mme. Mathilde Bourdon, (suite).

CHRONIQUE.

SOMMAIRE.—Les Directeurs de l'Écho à leurs abonnés.—Nos fêtes chrétiennes.—Concert du Cabinet paroissial.—Quarante Religieuses Visitandines chassées de Pologne, arrivent à Paris.—Dénier de St. Pierre.—Pie IX et un soldat français.—Pie IX et le Duc de Grazioli.—Le Cardinal Wiséman, sacre de Mgr. Manning.—Le Général Dix au collège de Montréal.

Les abonnés de l'Écho seront bien étonnés d'apprendre qu'ils avaient lu dans notre numéro du 15 juin dernier "l'approbation de doctrines fausses, subversives de tout ordre moral, religieux et politique et cent fois condamnées par l'Église catholique." Ou bien s'ils l'aiment mieux, car on leur laisse le choix, qu'ils ont lu "la prédication de principes faux et erronés, qui n'ont d'accès qu'au près de ces libéraux, qui laissent volontiers dépouiller le Pape et la Pologne, mais qui font de John Brown un martyr." C'est cependant ce que vient de découvrir M. ..., comme il nous le fait connaître par un article publié le 19 juin. En réponse à son article, nous nous contenterons d'observer que l'Écho a trouvé que le nouvel empereur du Mexique a très-sagement procédé en ne faisant qu'un statut provisoire et en réclamant les observations des hommes compétents, afin d'y faire les modifications que demanderaient les intérêts et la prospérité du pays, parce qu'il est impossible de tout reconstituer en quelques mois dans un pays bouleversé depuis si longtemps par les révolutions; mais qu'il n'a point approuvé toutes les mesures du gouvernement mexicain. Les éloges de plusieurs actes d'un pouvoir qui a rendu de grands services ne suppose pas qu'on justifie tout. Et le silence que nous avons gardé sur des faits suffisamment connus et appréciés du public auquel nous nous adressons, montrait que, sur ces points, nous ne pou-

vions et nous ne voulions point le justifier, selon l'adage du poète :

*Quæ
Desperat tractatu nitescere posse, relinquit.*

Nous prions donc le correspondant ... de vouloir bien relire notre article du 15 juin, et ses craintes s'évanouiront bientôt; et si cela ne suffit pas pour ramener complètement le calme dans son âme (quoique sa frayeur paraisse assez factice), les rédacteurs de l'Écho peuvent l'assurer qu'ils condamnent, comme lui, la spoliation des biens du clergé, la destruction des couvents, la haute main du gouvernement sur les affaires temporelles de l'Église, le droit d'Exequatur, la spoliation du Pape, le partage de la Pologne, etc. Quant à la liberté des cultes, nous avons fait suffisamment connaître ce que nous en pensons, en publiant dans nos colonnes le célèbre pamphlet de Mgr. Dupanloup sur l'Encyclique et la convention du 15 septembre.

Nos fêtes chrétiennes sont divinement belles; elles sont une commémoration de notre histoire, et notre histoire est divine.

Israël eut aussi des solennités magnifiques, mais son histoire était la préface de la nôtre. Les cantiques chantés par les enfants de Jacob sur le psalterion et la harpe ne célébraient que des événements figuratifs de ceux qui excitent nos allégresses. Les hymnes sacrés qu'ils firent redire aux rives de la mer Rouge et du Jourdain, nous les faisons retentir sur tous les rivages du monde, comme action de grâces des promesses faites à l'ancien peuple et accomplies en notre faveur. Le vrai peuple de Dieu, c'est nous. Aujourd'hui, Jérusalem est où nous sommes; c'est l'Église, c'est la Cité de vérité; toute la terre s'est émue devant le Dieu qui a bâti ses tours, et lui a fait son abondance. Le Ciel, seul, lui devient préférable. Nos chants d'exil ne soupirent pour nous qu'après l'éternelle Sion.

Et c'est pour nous faire patiemment attendre cette Cité bienheureuse, terme de notre pèlerinage; c'est pour nous faire goûter quelque chose de ses délices, nous faire comme entrevoir quelques rayons de ses splendeurs, que l'Église nous donne dans ses temples, portique de l'éternelle Jérusalem, des fêtes avec les magni-

fiérences de l'Ancien Testament, les consolations suaves de l'Évangile, et les ravissants *Alleluia* du paradis. C'est le ciel s'unissant à la terre dans les embrassements infinis de l'infinie charité.

O belles fêtes de Pâques, de la Pentecôte, de la Fête Dieu, de la St. Jean-Baptiste, de la St. Pierre ! fêtes préludes de la grande fête éternelle ! les bons et vrais chrétiens savent bien toutes les joies que vous donnez !

Les favoris du siècle, les blasés du monde, les oisifs des salons, les hommes des théâtres et des romans qui paient si cher ce qu'ils appellent leurs plaisirs, ne comprennent pas quels drames touchants s'accomplissent sous les voûtes retentissantes de nos basiliques ; ils ne savent pas les délices de nos solennités chrétiennes, les larmes heureuses qui coulent sur les parvis de nos temples, les doux et saintes allégresses, les joies profondes, les visions bénies, les ravissants *latulus sum*... que l'on en rapporte dans son cœur !

Toutes les magnificences s'unissent dans nos fêtes religieuses : poésie, musique, éloquence, symbolisme, ornements, nos cloches, nos orgues, nos hymnes sublimes, enflammées, nos multitudes fidèles, nos prêtres, nos pontifes, la pompe auguste de nos cérémonies... " Il y a là, pour qui n'a pas perdu avec la pureté du cœur le sens du beau, du grand, du naïf, du pathétique, du sublime, de l'infini, de quoi faire prendre en pitié toutes nos fictions théâtrales montées à si grands frais d'imagination, de vanité et de corruption, de quoi les faire désertir pour courir s'abreuver à la grande source et au grand affluent de toute poésie : la suprême réalité, la religion, Dieu." (A. Nicolas.)

Où, sans doute, Dieu ; car c'est sa présence réelle sur nos autels qui, suivant les expressions du même auteur, fait le sérieux réel de nos pompes, qui les motive, qui les concentre, qui les balance de son poids infini, ou plutôt les anéantirait toutes de sa grandeur si elle ne leur en communiquait pas une partie. C'est donc chose bien triste que de rester étranger à ces merveilles adorables, c'est un vide cruel, un profond malaise, un terrifiant désespoir. Nous allons le comprendre. Écoutons l'aveu que nous en fait un de ces cœurs dévoyés :

"Faisons les fiers tant que nous voudrons, philosophes et raisonneurs que nous sommes aujourd'hui. Mais qui de nous, parmi les agitations du mouvement moderne ou dans les captivités volontaires de l'étude, dans ses âpres et solitaires poursuites, qui de nous entend sans émotion le bruit de ces belles fêtes chrétiennes, la voix touchante des cloches, et comme leur doux reproche maternel?... Qui voit, sans les envier, ces fidèles qui sortent à flots de l'église, qui reviennent de la table divine rajeunis et renouvelés?... L'esprit reste ferme, mais l'âme est bien triste. Le croyant de l'avenir, qui n'en tient pas moins de cœur au passé, pose

alors la plume et ferme le livre ; il ne peut s'empêcher de dire : Ah ! que ne suis-je avec eux, un des leurs, le plus simple, le moindre de ces enfants !" (Michelet.)

Nos fêtes de l'Église sont une couronne faite à l'année ; toutes les saisons, tous les mois voient s'épanouir ses fleurs. C'est l'Évangile même, perpétué comme les saisons de la nature ; c'est le sublime et divin poème de notre histoire qui revient toujours et toujours plus beau sous nos regards ; toujours avec la grande et divine figure du Christ, soleil immobile autour duquel gravitent tous les mystères, et qui nous fait sentir, à mesure que nous les célébrons, sa chaleur et sa vie ; toujours encore avec la gracieuse et suave figure de Marie qui reste à jamais inséparable de celle de Jésus.

C'est pour nous imprégner, par nos facultés et nos sens, des exemples et des vertus de la Mère et du Fils que l'Église déroule ces chants, ces cérémonies, ces pompes d'une beauté incomparable et qui emporte avec elle le témoignage sensible de la vérité dont elle est la splendeur.

Assistant un jour à une Messe solennelle et pontificale, célébrée par l'évêque de Breslaw, le grand Frédéric, ému et ravi, s'écria devant le prélat : " Nous autres protestants, nous traitons Dieu sans façon dans notre culte ; mais vous, catholiques, vous le servez véritablement en Dieu."

Dans la dernière quinzaine, nous avons eu une suite de fêtes précieuses pour le cœur du chrétien et dont nous pouvons dire qu'elles ont été solennisées aussi magnifiquement que jamais.

Le dimanche, 18 juin, a eu lieu la belle procession de la Fête-Dieu, au centre de la ville, par la rue Notre-Dame et la rue St. Paul. Nous avons remarqué, surtout, l'admirable aspect de la rue St. Paul. Plusieurs arcs de triomphe en occupaient l'étendue, entre la Place Jacques-Cartier et la rue St. Sulpice ; il y avait un tel déploiement de feuillages, de bannières et de pavillons, que c'était absolument comme un berceau continu, qui répandait sur la rue comme une demi-obscurité, et lui donnait l'apparence de la nef immense et colossale de la plus belle église que l'on puisse imaginer. Ce spectacle était tout-à-fait saisissant, et les arcs de triomphe luttèrent avec la hauteur des plus belles maisons. La cérémonie s'est passée dans le plus touchant recueillement.

Le jeudi suivant a eu lieu la cérémonie de la Confirmation, conférée par le pieux et vénérable Evêque d'Ottawa, dans les églises de Notre-Dame et de St. Patrice ; il y a eu en tout 1342 nouveaux confirmés, dont 948 appartenant à la population canadienne, et 394 appartenant à la population irlandaise.

Un grand nombre de parents sont venus ajouter à la beauté et à l'édification de cette cérémonie par leur

assistance et leur piété. C'était une belle fête de famille qui avait rempli toute l'église.

Après les fêtes de la piété et de la famille, nous avons eu le bonheur d'assister, quelques jours après, à la belle fête de la Patrie, la St. Jean-Baptiste, qui, chaque année, est de plus en plus belle par le concours de ceux qui y prennent part.

L'honorable M. Chauveau présidait la solennité, et l'on a eu à admirer, comme on s'y attendait, dans ses discours, le feu de son patriotisme, relevé par une noble et touchante éloquence.

Plusieurs des présidents des sociétés civiles et religieuses se sont fait aussi entendre, et tous ont trouvé des paroles utiles et dignes d'être conservées et méditées dans le cœur des Canadiens.

Ce serait assurément un travail intéressant et qui aurait son utilité pour l'avenir, que de recueillir les pensées principales qui sont émises en pareille circonstance, et où souvent sont si bien saisis les devoirs du chrétien, du citoyen et du patriote. Chaque année apporte ses nécessités, mais aussi chaque année suggère dans la pensée des citoyens éminents, des considérations salutaires et qui ne pourraient que gagner à être conservées dans la mémoire de tous leurs compatriotes.

Enfin, le 29, a été célébrée la belle fête de St. Pierre, dans toutes les églises; nous avons remarqué le chœur de musique de la Paroisse, que nous avons déjà entendu en partie le jour de la St. Jean-Baptiste, et qui, en particulier ce jour-là, avait exécuté une messe de Haydn, avec une perfection que nous ne croyons pas que l'on puisse surpasser, même avec tous les éléments que l'on peut réunir à Montréal. Jamais nous n'avons entendu le *Gloria*, surtout, et le *Credo*, interprétés avec tant de force, et si bien et si intelligemment accentués.

La musique du 25ème était au nombre des exécutants, ce qui nous a paru une excellente innovation; enfin, outre les chœurs bien exécutés, les solos ont été admirablement rendus par M. Lavoie et M. Ducharme.

Nous avons eu le plaisir d'assister au Concert donné par le Cabinet Paroissial, dans la Salle des Artisans, le 13 juin; et nous avons à constater l'immense assistance qui a prouvé, une fois de plus, l'intérêt que l'on porte aux institutions littéraires de la ville.

La salle était remplie et regorgeait de monde, jusque dans les escaliers. Du reste, on n'avait rien négligé pour rendre le concert digne d'un pareil concours. La belle bande du 25ème s'est fait entendre, quatre fois, dans des morceaux importants, et a littéralement enchanté et enthousiasmé les auditeurs; il y a eu des morceaux où chacun des solos étaient acclamés par des applaudissements universels.

Mlle Marie Regnault s'est prêtée encore de bonne grâce à occuper, dans ce concert, la place que lui assigne

son rare talent. M. Ludger Maillet nous a révélé un talent de chanteur du premier ordre. On ne peut s'imaginer, à moins de l'entendre, toute la perfection et la force qu'il a acquises depuis l'année dernière.

MM. Trottier et Moreau ont été parfaits l'un et l'autre pour le jeu; mais on sait que rien n'est au-dessus du talent de M. Trottier pour rendre un morceau.

Enfin, remercions M. Eichorn et M. Vozier pour leurs morceaux sur le zither, qui ont agréablement surpris le public par la délicatesse et la nouveauté de leur instrument.

Le Cabinet Paroissial ne pouvait mieux terminer sa saison, et cela est d'autant plus vrai que nous savons que le profit du concert sera consacré à des améliorations absolument nécessaires, et dont l'auditoire profitera aux réunions littéraires de la prochaine saison.

Dernièrement, vers midi, toute une communauté proscrite venait frapper à la porte du convent de la Visitation de Paris. C'étaient les religieuses Visitationnaires de Vilna, en Pologne, au nombre de plus de quarante. Chassées de leur sainte demeure par l'intolérance du gouvernement de Russie, elles avaient pu, grâce à de hautes protections, obtenir la faveur de se rendre en France. Elles pensaient aller en Sibérie! Quatre filles de Ste. Thérèse leur avaient été réunies providentiellement. Inutile de dire les vexations dont elles ont été l'objet, et les amertumes qu'on a versées dans leur calice. Aucun murmure contre leurs persécuteurs n'est venu se placer sur leurs lèvres. En partant, chacun des sœurs a pu emporter le crucifix de sa cellule, et elle l'a placé sur son cœur. On leur a fait signer l'engagement de ne plus revenir en Pologne; heureusement qu'on ne leur a pas demandé celui de ne la plus aimer; plus elles y ont souffert, plus elle leur est chère.

En arrivant au monastère de Paris, en franchissant la porte de clôture, ajoute le journal auquel nous empruntons ce détail, elles oublièrent les fatigues d'un lointain et cruel voyage. L'autorité russe les avait fait conduire jusqu'aux frontières de Prusse. Là, on leur donna deux mille roubles; la Providence s'est chargée de les conduire et de veiller sur elles. Plusieurs n'avaient rien mangé depuis deux jours; les autres n'avaient pris que du thé; celles qui étaient encore à jeun sollicitèrent et obtinrent le bonheur d'aller faire la sainte communion.

« La nappe fut inondée de leurs larmes, disent, dans leur circulaire, les religieuses de Paris; elles ne nous en ont rien dit, mais nous pensons que Notre Seigneur aura fait sentir bien doucement à

leurs cœurs que là où est la Sainte Eucharistie, il n'y a plus d'exil."

Et puis la charité que le saint Evêque de Genève a établie dans son Ordre, a bien aussi la puissance de transfigurer en patrie la terre du bannissement. Quel tendre et cordial accueil on a fait aux voyageuses et aux martyres de Jésus-Christ ! Chaque sœur de France a été heureuse de pouvoir céder sa pauvre cellule à une sœur bien-aimée de la Pologne. Parmi les proscrites, plusieurs qui sont issues de très-nobles familles s'expriment facilement en français ; mais du reste, la charité a un langage propre, et les cœurs se comprennent.

Et maintenant, le Seigneur Jésus ne délaissera pas celles qui ont souffert pour la gloire de son nom. En quittant la Pologne, elles se sont jetées aux genoux de leur très-honorée mère, pour la supplier de leur permettre de ne point se séparer. Oh ! puisse la bonté divine préparer un toit hospitalier à celles qui, à l'exemple de leur céleste époux, n'ont plus à reposer leur tête ! Puisse-t-elle ouvrir une demeure spéciale, où ces douces colombes puissent encore gémir d'amour et de bonheur, et d'où elles feront monter vers le ciel leurs mains innocentes pour la Russie qui les persécute, pour la Pologne qui les pleure, et pour la France qui les reçoit et leur adoucit les peines de l'exil.

Dans tout le monde catholique les bourses se délient de plus en plus pour venir en aide au dénûment du Vicaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur cette terre. (L'année 1864 a produit 8 millions pour le *Denier de St. Pierre*.) On nous écrit de Paris que cette quête a été, le jour de Pâques, très-fructueuse dans les églises de cette capitale, à Notre-Dame et à St. Sulpice particulièrement. Dans la première, elle s'est élevée à 20,000 francs ; dans la seconde, à 22,000.

Le *Denier de St. Pierre* a reçu depuis 1860 jusqu'à 1864, plus de 43 millions de francs ; c'est beaucoup, et c'est peu en même temps, si l'on songe aux lourdes charges qui pèsent sur la cassette de Sa Sainteté.

Sur ces 43 millions de francs le diocèse d'Arras a donné plus de 300,000 fr. et celui de Cambrai près de 700,000 fr.

Dernièrement le célèbre Listz, qui s'est voué corps et âme au service du St. Siège, a donné au profit de cette œuvre, dans la grande salle du capitole, un magnifique concert à 15 fr. le billet ; trois mille billets ont été pris.

Listz a dû dire sa première messe dimanche jour de la Pentecôte. Il est question aussi de sa prochaine nomination au canonicat de Saint-Pierre

qui serait suivie de celle de maître de chapelle du pape Pie IX.

Et ici, nous demanderons qui peut refuser son obole à la déresse du Père commun ? Au moment où son nom est méprisé, où son autorité est méconnue, où son empire est usurpé, l'immortel Pontife ouvre la bouche pour jeter à l'univers des paroles de vie, et lève la main pour verser sur les hommes l'abondance de ses bénédictions. A la Belgique qui l'outrage, à l'Italie qui ne veut plus de lui, il vient de donner un nouveau protecteur et une nouvelle protectrice, le bienheureux Jean Berkman, jeune jésuite de Malines, et la bienheureuse Marie-des-Anges, carmélite à Turin. A des théories plus ou moins séduisantes sur l'enseignement des masses, il oppose des faits : 27 mille enfants élevés gratuitement à Rome et munis, sans qu'il en coûte un sou à leurs familles, de livres, de papiers, d'encre et de plumes ; au moment où l'on cherche, tantôt sur un point et tantôt sur un autre, à ravir quelque chose à sa suprématie spirituelle, il attire du nord et du midi, de l'orient et de l'occident, les évêques autour de son trône.

Nos lecteurs seront encore bien aise d'apprendre que, avec l'orage qui gronde sur les sept collines, la population de Rome, loin de diminuer, augmente d'une manière sensible : elle s'élève aujourd'hui à 203,896 âmes.

On écrit de Rome :

" Je vous raconterai un trait qui peint la bonté naïve de Pie IX et sa tendresse pour les soldats français.

" Dernièrement, l'un d'eux se présentait au Vatican et demandait à voir le Pape ; les camériers font, tout d'abord, quelques difficultés pour le laisser entrer ; mais touchés par ses instances et ses supplications, et sachant d'ailleurs que de semblables visites plaisent fort à Pie IX, ils introduisent notre bon militaire, qui, à peine entré, se jette aux pieds du Pape, et lui dit en pleurant : " Saint-Père, je viens de recevoir une triste nouvelle : ma bonne mère est morte, et je veux faire dire une messe pour le repos de son âme : je sais combien vous êtes bon, voilà pourquoi j'ai pensé que vous me rendriez vous-même ce service, et tenez, voici deux francs que je vous prie d'accepter.

" — Je veux bien, lui répondit Pie IX avec un sourire inexprimable, je veux bien, mon cher enfant, mais à condition que tu assisteras à ma messe et y feras la sainte communion. Quant aux deux francs, tu me les donneras plus tard.

" Au jour et à l'heure indiqués, notre soldat ne manque pas de se rendre ; il assiste à la messe et communie de la main du Pape ; on lui sert ensuite un excellent déjeuner, auquel il fit honneur, comme vous pensez bien. Cela fait, il demande encore à voir le Pape, pour lui remettre, comme de juste, l'honoraire convenu :

“ J’accepte, lui dit le Pape ; mais à mon tour, prends cette autre pièce avec laquelle tu pourras, si tu veux, faire dire d’autres messes pour ta pauvre mère.”

C’était une pièce de vingt francs.

Le duc de Grazioli est un riche Romain qui mérite bien de son pays par ses libéralités envers les pauvres. Il possède à Rome, entre autres, une vaste maison qu’il a fait partager en petits appartements d’une ou deux chambres à l’usage des familles indigentes. Une cuisine et une chambre se louent environ 30 frs. par an, et avec 10 frs. de plus on a une troisième chambre. Un jour, le duc de Grazioli eut l’occasion de voir le Pape, qui lui dit aussitôt en riant : *Je suis ce que vous faites.*

Quelques jours après, le duc reçut du Vatican une lettre dans laquelle il était dit :

“ Demain, à telle heure, le Saint-Père ira visiter votre maison de refuge.” Le duc s’y transporta avec toute sa famille, et Pie IX y arriva à l’heure indiquée. Toutes les familles que contenait cette maison reçurent la visite de Pie IX, qui, pour tous, avait des paroles d’affection, qui les bénit tous et leur laissa, en se retirant, quelques dons en argent.

Le jeune fils du duc se trouvait là : Pie IX le prit dans ses bras, l’enveloppa dans son manteau et le combla de caresses.

L’heure de partir étant arrivée, le Saint-Père se tourna vers le vieux bienfaiteur et lui dit en souriant : “ Monsieur le duc, je vous remercie ! ” Et le duc, pleurant de tendresse : “ Saint-Père, lui répondit-il, c’est à moi de remercier Votre Sainteté. Oh ! combien une telle visite nous rend heureux ! ” — “ Oh ! non, ajouta Pie IX, c’est moi qui suis l’heureux ; je suis et je veux être le père des pauvres ; vous avez fait du bien à mes enfants, je dois en être reconnaissant et vous en remercier.”

Le comité catholique d’Allemagne vient d’organiser un train de plaisir à Rome. Le but du voyage est d’aller rendre hommage à Pie IX. Les Français et les autres pays catholiques sont conviés à ce pieux pèlerinage.

Le général Dix, qui paraît avoir conservé intacte la mémoire du cœur, a voulu, pendant son court séjour en notre ville, faire une visite au collège de Montréal où il a reçu son éducation. Les élèves de cette Institution ont profité de la circonstance pour lui adresser quelques paroles de reconnaissance et de félicitation. Voici en quels termes le général leur a répondu :

“ Messieurs,

“ Je vous prie d’accepter mes remerciements pour cette réception si bienveillante et si inattendue, et surtout pour l’honneur que vous me faites de m’associer à ceux dont le bras a rendu la paix à notre pays. Pour eux plutôt que pour moi-même, j’accepte le tribut de votre respect.

“ Il y a plus de cinquante ans que j’étais élève de votre Institution, et le plaisir que j’éprouve à la revoir, après un si long espace de temps, quel

qu’attrayant qu’il soit, est cependant mêlé de la douleur de ne plus retrouver parmi les vivants aucun des professeurs distingués qui m’ont donné une si avantageuse instruction. M. Roque, le principal, et MM. Houdet, Rivière et Richard, tous prêtres éminents par leur savoir et leur piété, dorment dans leur tombe. Je n’oublierai jamais combien je suis redevable à ces hommes exemplaires.

“ Je dois une grande partie de mes succès dans la vie à leur enseignement, à la pureté de leur vie, à leur bon exemple en toute chose, et à la sagesse de leurs conseils ; et, bien que leur maison soit passée en d’autres mains, c’est un grand bonheur pour moi, comme l’un de ses anciens élèves, de la retrouver prospère sous la direction de dignes successeurs également dévoués à la tâche de préparer la jeunesse à se mêler activement aux affaires du monde.

“ En remerciant Dieu avec vous du retour de la paix dans un pays auquel plusieurs parmi vous appartiennent, et en répétant l’expression de gratitude pour cette manifestation de vos généreux sentiments, je vous offre mes souhaits sincères pour la continuation de la prospérité dont jouit cette admirable Institution, et pour le bonheur de tous ceux qui y sont particulièrement attachés.”

Cependant, on lui parla d’un vieux et vénérable serviteur, le père Jean, avantageusement connu dans tout Montréal et des élèves de ce collège. Il désira le voir : Eh bien ? lui dit-il, bon père Jean, reconnaissez-vous le général Dix ?

— Mon général, j’ai bien connu anciennement, ici au collège, un petit Dix, et je suis heureux de le voir aujourd’hui devenu grand général.

L’autre jour, quand il s’est agi d’accompagner à sa dernière demeure le Cardinal Wiseman, d’illustre mémoire, tout Londres, c’est-à-dire plus d’un million d’individus, faisaient respectueusement cortège à ce char funèbre qu’entouraient 15 évêques et plus de 300 prêtres. C’est le 8 juin qu’il eut à avoir lieu à Londres, dans la cathédrale de Moorfields, le sacre de son successeur, le Très-Révérend Henry-Edward Manning.

“ Nous sommes informés, dit le *London Tablet*, que dans la tribune, réservée pour le corps diplomatique, étaient leurs Excellences le prince de Latour d’Auvergne, ambassadeur français ; le comte Appony, ambassadeur autrichien ; le baron Brunnow, ambassadeur de Russie ; Don Patrick Comyn, ambassadeur d’Espagne ; le marquis Fortunato, ci-devant ministre de Naples ; le marquis d’Azeglio, ministre de Sardaigne ; M. Vauder Weyer, ministre de la Belgique ; le ministre du Mexique ; l’Hon. M. Cartier, premier ministre du Bas-Canada ; l’Hon. T. d’Arcey McGee, ministre d’agriculture du Canada, avec les secrétaires de légation et les attachés des principales ambassades.”

DISCOURS

prononcé pour la fête de St. Jean-Baptiste,
par le Rév. Messire Giband.

Quid existis in desertum videre? Arundinem vento agitatam?
Qu'êtes-vous allés voir dans le désert? Un roseau agité par le vent?

(St. Math. chap. II. v. 7.)

Messieurs, une voix qui vous est chère, le Révérend Messire Désaulniers, de St. Hyacinthe, avait été invité à vous adresser la parole en ce jour. L'invitation avait été acceptée, et le prêtre vénérable qui en avait été l'objet se préparait à y répondre, lorsqu'il a écrit vers le milieu de la semaine dernière à M. le Supérieur du Séminaire que, vu le changement du jour de la solennité civile de St. Jean-Baptiste et les engagements qu'il avait pris déjà de se trouver aujourd'hui ailleurs qu'à Montréal, il lui était impossible de tenir sa parole, et qu'il le priait en conséquence de vouloir bien l'excuser. L'excuser était facile, mais ce qui l'était beaucoup moins était de trouver quelqu'un qui voulut bien remplacer ce monsieur, avec trois ou quatre jours de préparation seulement; car à vous renvoyer aujourd'hui sans discours quelconque il ne fallait pas y songer, le discours faisant essentiellement partie du programme de cette fête. Que faire alors? Tâcher d'y suppléer le moins possible, en vous disant quelques bonnes paroles qui, à défaut d'une longue et laborieuse préparation, auraient au moins le mérite de la bonne volonté. C'est ce que nous allons essayer de faire, et c'est aussi ce qui vous explique notre présence dans cette chaire en pareil jour.

Bien d'autres auraient fait mieux sans doute, mais personne, nous osons le dire, n'aurait eu plus que nous le désir de vous être utile et agréable. Ce désir nous amène ici en ce moment et soutient notre confiance. A vous de juger si elle est téméraire, et le fût-elle, le motif qui l'anime la rendrait certainement pardonnable. Mais trêve de préambules: arrivons au corps de ce discours, si toutefois ce que nous avons à vous dire en mérite le nom.

Le St. Patron que nous honorons aujourd'hui nous en fournira lui-même le sujet. Je n'entreprendrai pas de vous tracer de ce divin Précurseur un portrait complet et achevé. Je n'en ai ni le temps ni le talent. Je veux seulement ébaucher devant vous un des traits les plus frappants de cette grande figure, sur laquelle l'Évangile attire particulièrement notre attention et qui me semble bien convenir à l'esprit de cette solennité. Je veux parler de la force d'âme ou de la fermeté de caractère de St. Jean Baptiste votre patron, et partant votre modèle.

Un jour, dit l'évangéliste St. Mathieu, Jean, ayant appris dans sa prison les œuvres de Jésus-Christ, lui envoya deux de ses disciples pour savoir, de sa propre bouche, s'il était véritablement le Messie promis et attendu. Or, comme ils s'en retournaient, Jésus commença à dire de Jean à la multitude: *Qu'êtes-vous allés voir dans le désert? Un roseau agité par le vent?* Il appartenait au fils de Dieu, ce peintre par excellence, de vous tracer, en un coup de son divin pinceau, le plus glorieux, le plus beau trait de la personne de son Précurseur. Par un de ces tours ingénieux, familiers à ceux qui possèdent l'art de peindre, il nous dit ce que n'était pas Jean-Baptiste, afin de faire mieux

ressortir ce qu'il était et de rendre son image plus saisissante. *Qu'êtes-vous allés voir dans le désert?* dit-il; *un roseau agité par le vent? Arundinem vento agitatam?* comme s'il voulait dire: vous vous êtes bien trompés si vous avez cru trouver dans la personne de Jean-Baptiste un de ces hommes faibles et inconstants qui veulent tantôt une chose et tantôt une autre, changeant à tout propos et sans motif suffisant de pensée, de sentiment, de résolution, se laissant agiter par les vents et balloter par les flots des passions humaines; un de ces hommes qui, comme des roseaux, cèdent au plus léger choc de la contradiction et plient devant les obstacles au lieu de leur résister et d'en triompher.

Assurément tel n'était pas Jean Baptiste. Bien loin d'avoir tous ces défauts si bien figurés par la légèreté, la mobilité du roseau agité par le vent, il possédait à un degré éminent les qualités contraires, dont le chêne est l'emblème par sa vigueur et sa fermeté. Immobile sur le roc immuable de l'Éternelle Vérité qu'il avait eu le bonheur de connaître et de professer en quelque sorte dès le sein de sa mère, il crut constamment en Jésus-Christ et confessa sa divinité jusqu'à son dernier soupir, malgré les contradictions aveugle, et les fureurs jalouses de ses concitoyens. Exposé plus d'une fois à l'une des tentations les plus délicates qu'il soit possible d'imaginer, qui était de se donner pour le Messie, il y résista toujours énergiquement, et rien ne fut jamais capable de le faire sortir de son modeste rôle de précurseur de Celui dont il disait avec une admirable humilité que lui, Jean Baptiste, était indigne de délier les cordons de sa chaussure. Enfin, témoin, comme tant d'autres, du scandale d'Hérode, adultère avec Hérodiade, sa belle-sœur, seul il osa lui dire en face: *Non licet tibi habere uxorem fratris tui; il ne vous est pas permis d'avoir la femme de votre frère.* Pour prix de sa courageuse fermeté, il fut jeté en prison et mis à mort, comme vous le savez tous; mais la postérité, d'accord avec le fils de Dieu, qui l'avait surnommé le plus grand des enfants des hommes: *Non surrexit inter natos mulierum major Joanne Baptistâ*, lui a élevé, dans l'histoire, un monument d'admiration et de gloire que la durée des siècles n'affaiblira point, tandis que son persécuteur, son bourreau, s'est placé au rang des monstres les plus exécrables que la terre ait jamais portés.

Et maintenant, Messieurs, quelle leçon pouvons-nous tirer de là qui ait quelque rapport avec cette solennité?

Le voici en deux mots, elle est facile à comprendre, plus difficile à mettre en pratique.

Un peuple est fort quand ceux qui le composent, depuis le dernier degré de l'échelle sociale jusqu'au premier, depuis le simple manoeuvre jusqu'au magistrat, sont des hommes d'un caractère courageux et ferme, semblables non point à de faibles roseaux que le moindre souffle agite et fait plier, mais à des chênes vigoureux qui défient, sur la montagne, les vents et les orages. Et quels sont ces hommes, si toutefois il y en a encore dans le monde? Ce sont les hommes à principes, mais à bons principes, c'est-à-dire, des hommes qui se conduisent invariablement en public comme en particulier, dans la sphère des intérêts politiques comme ailleurs, d'après les lumières de la raison et de la foi; toujours semblables à eux-mêmes et conséquents avec leurs croyances religieuses; des hommes qui font passer l'intérêt général avant l'intérêt particulier, qui mettent avant tout et par dessus tout l'honneur et le devoir, et

subiraient mille morts plutôt que de trahir l'une ou l'autre de ces deux grandes choses; des hommes enfin qui, chrétiens par conviction, s'efforcent de l'être constamment en pratique, persuadés qu'ils sont que c'est là le meilleur et le plus sûr moyen de faire face à tous ses devoirs et par là même d'observer toute justice.

Qui nous donnera beaucoup d'hommes de cette trempe? La Religion, et la Religion seule. Pourquoi? Parce que pour être des hommes de ce caractère, il faut avoir nécessairement sur ses passions et sur soi un empire que la Religion seule peut faire conquérir et conserver.

Qui ne sait en effet que, dans le rude sentier du bien et de la vertu, nous sommes tous naturellement plus faibles et plus mobiles que des roseaux, et que le plus léger choc de nos passions, du monde et du démon suffit souvent pour nous renverser et nous jeter hors de la bonne voie? Où trouverons-nous assez de fermeté et de constance pour résister à tous ces chocs du dehors et du dedans, qui ébranlent et renversent quelquefois jusqu'aux cèdres du Liban? Dans la pratique franche et sincère de la Religion à laquelle nous avons le bonheur d'appartenir. Non contente de nous enseigner sûrement le chemin du devoir qui est aussi celui de l'honneur, elle nous procure en abondance tout ce qui est nécessaire à notre faiblesse pour nous y soutenir et fournir une heureuse carrière. Lumière, force, conseil, avertissements, reproches salutaires, promesses, menaces, encouragements, exhortations; grâces de toutes sortes, nous sont prodigués avec une libéralité, une opportunité incomparables. L'être le plus faible, le plus inconstant qui voudra se donner la peine de bien user de ces secours si nombreux et si puissants, deviendra fort et courageux comme Jean-Baptiste; et fallut-il, à son exemple et à l'exemple de tous les martyrs, braver la mort pour être fidèle au devoir et à l'honneur, il se trouverait prêt à la lutte et digne de la victoire. Ah! quelle serait donc forte et puissante une nation composée d'hommes de cœur et de courage comme Jean-Baptiste, comme tous les saints! Certes, des hommes en état d'affronter la mort avec toutes ses horreurs, dès qu'il s'agirait d'obéir à sa conscience, à son devoir, seraient à plus forte raison prêts à sacrifier or et argent, plaisir et richesse pour une si noble cause! La Patrie pourrait compter sûrement sur eux au jour du danger, et si elle ne trouvait pas toujours en eux d'habiles capitaines, de grands orateurs, des hommes de génie, elle serait assurée d'avoir en eux, qui est encore plus précieux, des enfants qui lui seraient dévoués de cœur et d'âme et la serviraient avec un pur désintéressement que la Religion seule peut inspirer. Et quand tous les tyrans du monde entreprendraient de la réduire à l'esclavage, ils n'y parviendraient jamais, parce que les défenseurs de sa liberté seraient capables de mourir pour elle et jamais de la trahir ou de la trahir.

Que n'ai-je le temps d'appuyer toutes ces assertions par des exemples tirés des histoires anciennes et modernes! Et surtout quel vaste champ j'ouvrirais devant moi, si j'entreprenais de vous montrer dans le détail que ce qui a ruiné les peuples qui ne sont plus, et ruine encore ceux qui sont en décadence, ce sont les passions mal réglées des individus qui les composent. Les passions quand elles sont mal réglées, c'est-à-dire, quand elles ont le pas sur la conscience et sur le devoir, outre qu'elles perdent celui qui a le malheur de s'y livrer,

dans la société où elles règnent, mille germes de divisions et de guerre qui l'affaiblissent et la ruinent sourdement. Chacun alors ne pense qu'à son intérêt et s'inquiète peu de celui de son pays, ou s'il s'en occupe, ce n'est qu'autant qu'il espère que l'intérêt général deviendra d'abord le sien propre. Et comme l'intérêt d'un particulier est souvent contraire à celui d'un autre, de là des défiances, des jalousies, des oppositions qui divisent un peuple, le troublent et l'affaiblissent pour le jour du danger. Alors on voit, par exemple, ce qui est de notre temps à l'ordre du jour, les hommes se partager en plusieurs camps politiques pour se disputer l'honneur de gouverner leur pays. À les entendre, vous les croiriez tous animés du plus beau zèle pour les intérêts de la patrie et dévorés de l'amour du peuple. Voyez-les à l'œuvre un instant, et vous remarquerez bientôt avec douleur que tous ne font pas comme ils disent. Combien n'y en a-t-il pas en effet qui, arrivés au pouvoir, veulent avant tout et par dessus tout faire leurs affaires et celles de leurs amis? On dit que cette division des hommes politiques est nécessaire pour le bon gouvernement de la chose publique. Triste nécessité qui est peut-être pire que le mal auquel elle prétend remédier, mais qui suppose certainement que les hommes politiques de notre temps, comme ceux de tous les siècles passés, sont beaucoup plus sensibles à leurs propres intérêts qu'à ceux du public. Et cela pourquoi? parce que pour l'ordinaire, la religion, la conscience, le devoir, l'honneur ne comptent pour rien ou presque rien dans leurs calculs; parce que, dépourvus des principes invariables qui reposent sur ces saintes choses, ils flottent à tout vent de doctrine et de parti politique, inclinent toujours du côté où il y a le plus à prendre; vraies girouettes, si l'on veut me permettre cette expression, qui se tournent invariablement du côté où souffle le vent de la fortune. Qu'est-ce qui nous délivrera de tous ces roseaux?

Le retour aux bons principes du devoir et de l'honneur, la fidélité aux enseignements de la Religion. Voilà le seul remède à cette versatilité dont les hommes publics donnent trop souvent le scandale. Demandons tous à Dieu en ce jour, d'une commune voix, le retour à ces principes conservateurs et régénérateurs des peuples. C'est dans ce dessein que pasteurs et fidèles, prêtres et citoyens, nous sommes réunis ici sous le patronage du glorieux St. Jean Baptiste.

Quelle est belle, sainte et salutaire la pensée qui nous amène en ce lieu! La Religion et la Patrie, ces deux filles du Ciel, faites pour s'aimer et s'entraider sur la terre, comme deux bonnes sœurs, viennent ici en ce jour sceller l'alliance séculaire qu'elles ont contractée depuis qu'il y a des peuples. Reconnaisant, l'une et l'autre, que *tout don parfait vient de Dieu, le Père des lumières*, et que lui seul peut donner et conserver aux nations comme aux individus l'être, le mouvement et la vie, elles se réunissent ensemble aujourd'hui sous nos yeux, ravis de ce touchant spectacle, pour faire monter vers le ciel un concert de supplications pour leur commune prospérité. Qui de nous ne s'empresserait de joindre sa faible voix à celle de ses frères, pour obtenir de Dieu, par l'intercession de notre glorieux patron et modèle, qu'il nous conserve d'abord notre foi, le premier de tous nos biens, et avec notre foi les vertus qu'elle a fait fleurir chez nos ancêtres, leur droiture, leur douceur, leur simplicité, leur probité, leur mâle

courage ; et avec ses vertus, notre langue, nos lois, nos droits civils, notre liberté, notre nationalité. La Religion comme la Patrie est intéressée à leur conservation ; parce qu'elle sait bien que du jour où ces biens nous seraient ravés, nous perdriens bientôt avec eux même ce qui doit nous être le plus cher, savoir : notre foi et les vertus qu'elle produit. Prions donc tous d'un commun accord en ce jour pour la conservation de tous ces biens temporels, afin que par leur bon usage nous méritions dans ce monde le respect, l'estime, l'admiration des peuples nos voisins, et, dans l'autre, la récompense éternelle promise à ceux qui auront été ici bas non moins bons chrétiens que bons citoyens.

Histoire de la Philosophie.

PAR LE RÉV. M. DESAULNIERS.

Voir aux Nos. 20, 21 de l'année 1864, pages 306, 322.

Nous avons donné l'année dernière le commencement de ce cours de philosophie professé au Cabinet Paroissial ; nous allons en continuer aujourd'hui la reproduction.

Nous n'avons pu reprendre plus tôt cette publication, parce que nous voulions donner à nos lecteurs, en entier, l'admirable travail de Mgr. Dupanloup sur la convention du 15 septembre.

On peut voir aux Nos. 20, 21 de l'année 1864, comment le Rév. M. Desaulniers a commencé à parler de l'histoire de la philosophie, en s'occupant surtout de Platon et d'Aristote. Dans la leçon présente, il passe à la philosophie du moyen-âge, et après un exposé historique sur la marche des idées pendant les siècles chrétiens, il expose la philosophie d'Aristote telle qu'elle a été commentée par St. Thomas d'Aquin. Ce sera l'objet des analyses suivantes :

2ÈME LEÇON DU COURS.

M. Desaulniers dit, en commençant, que l'on pourrait penser qu'après avoir parlé de Platon, considéré en lui-même, il s'occuperait de même exclusivement d'Aristote et de son système philosophique tel qu'il l'avait établi ; mais que ce n'était pas son intention et qu'il présenterait Aristote tel qu'il a été interprété et commenté par les docteurs chrétiens, mais surtout par St. Thomas, l'Ange de l'École et le prince des docteurs. C'est surtout ainsi qu'on peut mieux connaître et comprendre Aristote, éclairé et illuminé parce qu'il y a de plus pur dans la science chrétienne ; mais à ce sujet, il y a, dit-il, quelques observations à faire :

D'abord, quoique tout le moyen-âge ait parlé d'Aristote comme du philosophe par excellence, et lui ait souvent donné le titre de *maître* dans la science, il ne faut pas croire, en aucune manière, qu'on l'ait suivi aveuglément dans toutes ses idées. On l'a pris, il est vrai, comme point de départ de la science, comme texte des diverses investigations philosophiques, mais la doctrine de ces temps, enrichie du génie de tous les siècles, a incomparablement augmenté l'héritage laissé par Aristote, et c'est avec d'immenses accroissements ajoutés par les grands docteurs chrétiens, que sa philosophie est devenue la base de toute la science moderne.

Ensuite, il fit aussi remarquer que si dans la philo-

sophie chrétienne on a exalté St. Thomas, on ne prétend pas lui donner, exclusivement à tout autre, le premier rang, ni exclure aucune autre source de la connaissance humaine. De même que l'on admet volontiers ce que la philosophie païenne a trouvé de juste et de légitime, on ne veut pas non plus séparer St. Thomas de ceux qui l'ont précédé parmi les grands maîtres de la science chrétienne ; ainsi, nous respectons en particulier St. Augustin et nous maintenons le fameux adage de l'école chrétienne philosophique :

Augustinus, cui cura ne anteponas quemquam.

Mais si nous prenons St. Thomas, c'est que ce grand maître a mis et réuni en corps de doctrine ce qui se trouvait disséminé dans St. Augustin et dans les autres ; et en cela nous ne leur faisons pas de tort ; car nous savons bien que St. Thomas ne s'est séparé de ses devanciers sur aucun point essentiel, n'excluant rien, rendant à chacun ce qui lui appartient, mais résumant dans sa doctrine toutes lumières légitimes, soit qu'elles appartiennent à la doctrine païenne ou à la doctrine chrétienne.

Ces réserves faites, le savant Lecteur-entra ainsi en matière :

Jusqu'au VIIe siècle de l'ère chrétienne, un des points les plus remarquables du globe était l'illustration fondée par Alexandre-le-Grand et qui portait son nom.

Or, cette ville d'Alexandrie, située sur la Méditerranée, à l'extrémité de l'Égypte, à l'embouchure du Nil, au confluent des diverses civilisations de l'Orient, du Sud et de l'Occident, remplie de monuments magnifiques, de palais splendides et d'académies célèbres, attirait les regards et l'admiration du monde entier.

L'un des plus beaux monuments était ce phare qui illuminait les ténèbres de la nuit, éclairait les navigateurs et les guidait au milieu des cœux de la mer. Mais ce phare si admiré n'était lui-même qu'une faible image d'une lumière bien plus éclatante et plus précieuse qu'Alexandrie, par l'enseignement de ses savants, répandait dans l'univers, propageant les lueurs de la science non seulement par ses écoles, mais aussi par sa bibliothèque si connue, où s'étaient accumulés, depuis de longues années, les trésors de la science dans la suite des siècles, dans tous les genres et toutes les langues, au nombre de six milles volumes ; trésor précieux qui s'accroissait sans cesse, et où ses sages venaient puiser chaque jour des lumières et des richesses nouvelles.

Quelles ressources immenses pour l'avancement de la civilisation, dont tous n'avaient peut-être pas fait le meilleur usage, mais qui eussent été d'une si grande utilité pour les siècles à venir !

Or, vers ce temps, des hordes de barbares arrivèrent de l'Orient, répandant la destruction sur leur passage. Arrivés à Alexandrie, ils ne respectèrent rien des grandeurs et des beautés de cette illustre cité ; ils renversèrent les palais, les monuments, ils détruisirent les écoles ; et leur chef, le sauvage Omar, mit en cendres cette belle bibliothèque, le plus précieux trésor qui s'y trouvait. Les siècles ont passé, Alexandrie ne s'est pas relevée d'une telle infortune, elle n'a rien recouvré de son importance et au milieu de ses ruines, elle n'a plus montré, au lieu d'une population riche de cinq cents mille âmes, qu'un ramassis de quelques milliers

d'habitants végétant dans l'ignorance, la misère et l'esclavage.

Tel est l'acte de barbarie accompli par les Sauvages du VIIe siècle, et dont le souvenir seul inspire l'exécration pour le misérable Calife qui l'a ordonné. Or, quelque chose de semblable s'est présenté à une époque plus récente et par des hommes sans excuse, parce qu'ils prétendaient au titre de savants et de lettrés, comme nous allons le voir. Dans la suite des âges, les sciences, les lettres et les arts, cultivés sans interruption depuis Charlemagne, étaient arrivés à un point incontestable d'illustration et de grandeur avec les plus grands noms et les plus grands génies. La science allait toujours croissant, servie par les esprits les plus habiles et les plus heureusement novateurs. La science philosophique avait trouvé sa vraie base et les plus éclatantes lumières; les lettres apparaissaient avec une richesse d'invention et d'originalité à laquelle les plus grands esprits rendent hommage; une architecture entièrement nouvelle s'était élevée, qui égalait pour le moins tout ce que l'antiquité avait pu créer, lorsque tout à coup arrive de l'Orient un essaim de prétendus lettrés et savants qui viennent détruire ce glorieux héritage du génie des siècles chrétiens et qui prétendent faire reculer le monde de deux mille ans en arrière, sous prétexte de le retremper aux sources les plus pures de l'antiquité.

Or, l'on peut dire que cet acte de destruction est comparable au crime du barbare Calife de Mahomet, puisque l'on a tari les sources de la science, que l'on a éteint les foyers de la lumière accumulés jusqu'à ce jour, et cela par la prétention exclusive de tout trouver dans la seule antiquité payenne.

Si Omar est si justement l'objet d'un blâme général pour nous avoir privé des ressources accumulées depuis le commencement des progrès de la civilisation, que ne dira-t-on pas de ceux qui ont accompli, à l'une des phases les plus brillantes de l'humanité, une œuvre de destruction absolument semblable? Que n'a-t-on pas perdu par ce retour à une civilisation si contraire aux enseignements du christianisme? Il est vrai que l'on se paye de vaines raisons, et que l'on déclare pompeusement qu'il fallait sortir des ombres de l'enfance et des entraves de la servitude, afin de marcher dans la lumière et la liberté à la conquête du progrès et de la civilisation. Mais ces ombres étaient les lumières de l'Évangile et de la doctrine chrétienne; mais ces entraves étaient les lois de la fraternité et de la charité; or qu'a-t-on gagné à s'en éloigner? L'esprit moderne a-t-il rien trouvé de meilleur, et les grands génies de l'Église et les grands hommes du moyen-âge ont-ils de la peine à entrer en comparaison avec les grands hommes de notre époque?

Qu'a-t-on gagné en aucun genre au point de vue politique, religieux, moral et même au point de vue de la science et des lumières?

Et d'abord, même au point de vue politique, a-t-on rien acquis de vraiment préférable dans l'ordre social? On avait alors un état de chose qui conciliait au suprême degré l'ordre, l'autorité et la liberté la mieux entendue. Dans la hiérarchie féodale d'une part, et d'autre part dans les différentes franchises dont on jouissait, franchises civiles, parlementaires et municipales beaucoup plus étendues qu'on ne pense.

Et en effet, dans les hautes régions une aristocratie puissante balançait l'autorité royale; dans d'autres

degrés, les Communes et les municipalités sauvegardaient les droits du peuple et de la bourgeoisie.

Ce dont on ne veut plus tenir compte dans certains contrées infectés de philosophisme, c'est l'influence des idées religieuses; tantôt on nous les représente comme nulles, comme inefficaces, et n'ayant aucune conséquence morale; tantôt on nous les représente comme absorbant tout et détournant l'humanité de ses intérêts matériels, même les plus indispensables. On comprend que la vérité doit être éloignée de ces deux propositions extrêmes qui se contredisent; d'une part, l'influence religieuse n'absorbait aucune force utile, ni aucune aspiration légitime de la société; son action n'allait pas au-delà de ses limites naturelles, mais en même temps on ne peut nier son efficacité, sa force, pas plus que sa moralité.

L'action religieuse dans les siècles de foi est incontestable, mais comment nier ses heureux résultats? Ils étaient salutaires, comme ils le seraient encore actuellement si l'on daignait s'y soumettre. Aussi l'autorité était tempérée par les convictions religieuses, qui commandaient de haut aux souverains la sollicitude, la charité la plus tendre pour leurs sujets même les plus humbles. Tous les princes n'étaient pas des St. Louis, des St. Edouard, des St. Henry; toutes les princesses n'étaient pas des Blanche de Castille, des Elizabeth de Hongrie, des Marguerite d'Anjou, mais ces grands caractères étaient regardés alors sans contexte comme les vrais modèles à imiter.

D'un autre côté, les souverains gagnaient tout à cette prédominance des idées religieuses; la Foi savait commander en même temps leurs devoirs aux sujets, la soumission à l'autorité, l'obéissance au souverain légitime; ceci valait bien sans doute un état de choses où l'on se voit trop souvent ballotté entre le despotisme et l'anarchie.

Cette action bienfaisante de la religion se voyait donc dans les formes générales et essentielles de la société; mais elle paraissait encore au suprême degré dans le développement de sa vie, et dans le déploiement de son activité.

Cet esprit de modération dans le pouvoir, et ces habitudes de soumission à l'autorité légitime, n'excluaient en aucune manière les sentiments les plus nobles, les plus héroïques et les plus généreux.

Il y avait le sentiment du respect pour les pouvoirs légitimes, mais en même temps l'horreur de l'oppression, la haine des abus de la force, poussée au dernier degré où l'âme humaine puisse jamais atteindre. Ce n'était pas une horreur idéale, stérile en résultats; et n'allant pas au-delà du sentiment, comme nous l'avons vu parfois de nos jours, mais une indignation sincère, manifestée par des faits portés jusqu'au plus admirable héroïsme.

En ces temps, quand on voyait ses frères en foi, en croyance, en sentiment, exposés à être opprimés sous l'entreeinte d'une puissance impitoyable, alors des nations entières se levaient comme un seul homme et accouraient à la défense des pauvres victimes, quand même pour cela il eut été nécessaire de traverser les mers et de s'en aller jusqu'aux extrémités du monde connu. Voilà donc le sentiment de la fraternité et la haine de la tyrannie portés jusqu'au plus haut degré, et ce qui s'est renouvelé pendant trois siècles de suite, et plusieurs fois par siècles.

A ces époques de lumière chrétienne, le fils de l'Église, le chrétien, était sans cesse à cheval, la main à la lance et prêtant l'oreille; et de si loin qu'il entendait retentir l'appel de l'opprimé et du faible, aussitôt il volait, il se précipitait et donnait sa vie sans rien demander en échange; car il en est ainsi du prix du sang, on le donne pour rien, ou on ne le donne pas, trouvant sa récompense dans sa conscience, dans son devoir accompli, et au ciel en Dieu qui couronne tout sacrifice semblable à celui de son divin fils.

Si les mêmes sentiments existaient encore aujourd'hui, il est deux pays qui ne réclameraient pas l'assistance en vain : au nord, la Pologne écrasée sous le despotisme triomphant, au sud l'Italie opprimée.

Allez aux champs de la Pologne, voyez ces nobles champions de la patrie abandonnés à eux-mêmes; tel est le spectacle d'indifférence offert par la civilisation nouvelle, et reconnaissez qu'il y avait quelque chose de plus noble au cœur des hommes du moyen-âge.

Nous avons donc commencé à exposer le véritable état de cette société, où St. Thomas d'Aquin a fait resplendir l'éclat de son génie, et nous avons montré d'abord qu'à même au point de vue politique, on ne peut refuser à cette époque, si mal jugée par l'école philosophique du XVIIIe siècle, un des plus hauts rangs qu'ait jamais eus la civilisation dans les temps passés.

Or, ce que nous avons dit de l'organisation sociale, nous le pouvons dire aussi de l'état moral et intellectuel.

Les impies du siècle dernier, comme les hommes de la renaissance, en considérant que ces siècles du moyen-âge étaient soumis à la vraie foi, et qu'alors la vérité divine était ardemment acceptée par tous les cœurs, non seulement ont fait mille efforts pour découvrir des taches, des imperfections en ces temps soumis au vrai Dieu, mais de plus ils n'ont reculé devant aucune allévation pour les convaincre d'abjection et de dégradation.

On sait que l'un des principaux reproches est celui d'ignorance, répété en tant de livres, exprimé sous les formes les plus variées, et que cependant il n'a jamais été possible de prouver une seule fois d'une manière nette, précise et incontestable.

Nous admettons bien les progrès que le cours des siècles a pu amener jusqu'à nous; nous reconnaissons avec admiration les gloires qui ont pu illustrer les temps modernes; mais nous voudrions que l'on fut aussi juste pour des illustrations non moins grandes et pour des travaux et des résultats qui honoreront à jamais l'esprit humain; enfin, nous voudrions que l'on reconnût à l'Église le mérite qu'elle a eue alors, puisque bien loin de craindre les sciences et la lumière, elle a fait tout ce qui était en son pouvoir pour les répandre à pleines mains, et que cette grande influence dont elle jouissait, elle s'en est servie pour éclairer le monde et pour imprimer aux recherches intellectuelles un mouvement et une activité que l'on n'a peut-être jamais pu contempler depuis.

En ces temps donc, chaque pays avait ses foyers d'instruction, où l'on enseignait les lettres, les sciences et les arts, et qui est-ce qui les avait établis; si ce n'est l'Église?

Or, ce zèle pour répandre l'enseignement était si grand que ces centres d'instruction étaient multipliés d'années en années, et étaient arrivés au XVe siècle à un nombre

d'institutions, de collèges et d'universités, qui n'a jamais été surpassé ensuite, et pas même égalé.

La France, à elle seule, comptait près de vingt universités; les autres pays, comme l'Angleterre, l'Allemagne, l'Espagne et l'Italie, étaient favorisés dans la même proportion.

Ce n'est pas tout, l'Église ne s'était pas contenté de multiplier ces grands foyers de la science, mais elle avait pris des moyens efficaces pour que les jeunes générations avides de s'instruire pussent en profiter; l'accès de ces universités était rendu facile par une multitude de fondations pieuses et de ressources semblables; de telle sorte qu'à chacune de ces universités les élèves ne se comptaient pas autrement que par milliers.

Que l'on voie donc qu'elle était l'activité intellectuelle de ces temps, lorsqu'on peut s'assurer qu'à des distances, même très-rapprochées, on réunissait autour des chaires de l'enseignement, des milliers de jeunes gens avides des hautes spéculations de la théologie et de la philosophie scholastiques.

Voici, entr'autres, un fait incontestable: à Paris on ne comptait pas moins de quarante mille étudiants, et non loin de là, à moins de trente lieues, à l'école de St. Benoît-sur-Loire, on en comptait vingt mille.

Les historiens du temps mentionnent souvent ces grands concours des jeunes générations avides de la science, et ils nous eitent entr'autres ce fait caractéristique: c'est que, à certaines fêtes de l'année, les hautes écoles de Paris se rendaient en procession au tombeau des rois, à St. Denis; or, au moment où les derniers des étudiants rangés deux par deux descendaient les marches du perron de la Sorbonne au centre de la capitale, en ce moment là, à deux lieues de distance, il y en avait déjà un très-grand nombre d'arrivés, de pressés dans les murs de la grande basilique royale de St. Denis.

Mais ce qui peut ajouter à notre étonnement en voyant le nombre des écoles et des jeunes gens qui les fréquentaient, c'est de considérer l'élevation de l'enseignement qui était recherché avec un tel concours et un tel enthousiasme.

Devant cette jeunesse si nombreuse, on ne traitait que les plus hautes questions. Elles étaient exposées par les plus grands génies et les esprits les plus subtils qui aient peut-être jamais illustré la science; enfin, il ne faut pas omettre que cet enseignement était revêtu de cette haute forme scholastique si riche et si puissante, et qui n'est absolument accessible qu'aux meilleurs esprits.

On voit donc maintenant ce qu'il faut penser de ces accusations d'abjection, de ténèbres, d'ignorance, formulées par les hommes de la renaissance avec une telle légèreté, et contre le témoignage des faits les plus évidents.

Tels étaient ces temps où St. Thomas d'Aquin est venu apporter les lumières de sa science, le temps des croisades et des universités, c'est-à-dire le temps des grands dévouements et des grandes recherches des lumières intellectuelles.

Du reste, ces esprits préoccupés de questions si sérieuses et si subtiles ne se laissaient pas exclusivement absorber par de pareils travaux, et savaient prouver qu'ils étaient doués au plus haut degré des facultés les plus délicates et les plus ingénieuses de l'esprit humain.

Le goût pour les sciences marchait de pair avec un

sentiment et un goût pour les arts qui ont su produire dans le monde des monuments impérissables et les plus étonnantes merveilles.

Ici, nous touchons à une des plus grandes gloires intellectuelles du moyen-âge, mais ce n'est pas la seule. Lorsqu'on visite actuellement l'Angleterre, la France, l'Allemagne, l'Espagne et l'Italie, on voit dans des monuments inimitables désormais, la grandeur de ces siècles qui ont mené à fin tant d'œuvres colossales; et cependant nous ne voyons pas tout ce qui a été produit: les révolutions, les années ont emporté bien des merveilles, et il faut bien le dire, le mauvais goût des siècles postérieurs a été encore plus destructif que les années et les bouleversements politiques.

Nous ne voulons pas étendre davantage ces considérations; il nous semblerait en avoir dit assez pour montrer quels étaient ces temps où est venu resplendir le génie sublime de St. Thomas d'Aquin.

C'est d'abord une organisation sociale, qui dans tous les genres, a pu réaliser les plus grandes entreprises; c'est un tempérament réel entre les diverses autorités et les différentes classes de la société, qui venait secourir l'unité la plus forte entre les éléments du corps politique. De plus, ce que nous pouvons encore considérer dans l'état social, c'est un sentiment aussi fort et aussi délicat que possible, non seulement de sa propre indépendance, mais aussi de la nationalité et de la liberté des autres.

Enfin, des trésors de science, des hommes de génie, des centres d'instruction multipliés, des résultats auprès desquels pâliissent les prétendus philosophes du XVIIIe siècle, ou les savants bizantins de la renaissance et leurs découvertes les plus précieuses.

Ce n'est donc pas sans de justes motifs que nous avons dit en commençant que tous les efforts des savants de la renaissance pour renverser l'œuvre des temps de la foi et de la sainteté, pour repousser dans les ténèbres, des lumières qui méritent encore à l'heure qu'il est d'être les phares et les guides de la civilisation moderne, que ces efforts sont aussi peu intelligents, aussi barbares que l'esprit de destruction des sauvages de l'Orient se précipitant sur le monde civilisé, détruisant des cités florissantes, renversant des chefs-d'œuvre de l'art et du génie, et ruinant avec les trésors incomparables de cette grande bibliothèque d'Alexandrie, vingt ou trente siècles de travaux et d'efforts qui auraient été la lumière et la gloire à jamais regrettables des siècles qui devaient suivre.

NECROLOGIE.

Nous avons la douleur d'enregistrer la mort de l'hon. J. S. McCord, un des juges de la Cour Supérieure du Bas-Canada, arrivée mercredi matin vers 1 heure, à la suite d'une courte maladie de trois jours.

M. McCord était né près de Dublin, Irlande, le 18 juin 1801. Il vint avec son père en Canada vers 1806; alla aux écoles anglaises, puis au Collège de Montréal. Admis au Barreau en 1822, il pratiqua comme avocat jusqu'en 1832, époque à laquelle il entra dans le service volontaire, leva un corps de cavalerie, devint commandant d'une brigade de cavalerie, puis de toute la force de milice à Montréal. A la réorganisation des cours par le conseil spécial, il fut nommé juge de District et

juge de la Cour des Requêtes, puis juge de la Cour de Circuit en même temps que MM. C. Mondelet, Guy et Bruneau; en 1857 il fut promu à la Cour Supérieure, poste qu'il a occupé jusqu'à sa mort.—*L'O. dire,*

Exposé des principaux événements survenus en Canada depuis Jacques-Cartier jusqu'à la mort de Champlain.

VII.

(Suite.)

Cependant le duc de Ventadour ne tint aucun compte des récriminations des marchands. La compagnie déclara alors formellement qu'elle refusait de fournir à la nourriture d'un plus grand nombre de missionnaires, alléguant qu'elle ne s'était obligée qu'à l'entretien de six religieux, et qu'elle entendait s'en tenir à la lettre de son contrat. Que si toutefois l'on voulait absolument faire passer des Jésuites en la Nouvelle-France, elle était toute disposée à se charger de la nourriture de ces Pères, mais de quatre Récollets seulement, au lieu de six, ce qui faisait le nombre exact mentionné aux clauses de l'engagement.

Le vice-roi, sans s'occuper davantage des criaileries et des offres hypocrites des associés, leur signifia qu'ils auraient à nourrir, comme par le passé, six Pères Récollets, et pour ne pas priver la Nouvelle-France des services que la compagnie de Jésus pourrait rendre, il envoya à ses propres dépens ceux des membres de cette société qui furent désignés les premiers pour cette mission. C'étaient le Rév. Père Lademan, principal du collège de Paris, fils d'un ancien lieutenant-colonel de cette ville, le Père Brebœuf, le Père Ennemond Massé, un Frère Français et un autre appelé Gilbert. (1)

Cette même année 1625, tous ces religieux étaient prêts à partir, et ce fut Guillaume de Caën qui les conduisit à Québec, avec le P. Joseph de Dailion, Récollet, de l'illustre Maison de Lude. De Caën avait donné sa parole au duc de Ventadour qu'il ne laisserait manquer les Jésuites de rien; cependant, dès qu'ils furent débarqués, il leur déclara que si les P. Récollets ne voulaient pas les recevoir et les loger chez eux, ils n'avaient point d'autre parti que de retourner en France. Ils s'aperçurent même bientôt qu'on avait travaillé à prévenir contre eux les habitants de Québec, en leur mettant entre les mains les écrits les plus injurieux que les Calvinistes de France avaient publiés contre leur compagnie. (2) Un livre intitulé: *Anti-Cotton*, qui attaquait la compagnie de Jésus, circulait de main en main; aussi toutes les portes leur étaient fermées. (3)

En ces pénibles circonstances, ils trouvèrent un motif de consolation dans la charité des Pères Récollets qui leur offrirent l'hospitalité, mettant pour cela à leur disposition la moitié de leur propre couvent, et leur laissant même le choix de celle qui leur conviendrait davantage. Ils leur cédèrent également la moitié de leur jardin et de leur enclos que les Jésuites occupèrent ainsi l'espace de deux ans et demi jusqu'à ce qu'ils se

(1) L'abbé Faillon.

(2) Charlevoix.

(3) L'abbé Ferland.

fussent construits des logements pour eux-mêmes, leur mission de Québec ayant été fondée par un riche particulier qui entra dans leur compagnie et leur donna seize mille écus. (1)

L'année suivante (1626), les P. P. Noyrot et de la Noue, de la même compagnie, vinrent renforcer les Jésuites déjà établis en Canada et amenèrent avec eux des vivres suffisants et une vingtaine d'ouvriers.

Grâce à ces secours, les Pères purent pousser vigoureusement les travaux de leur établissement qu'ils avaient commencés quelques temps après leur arrivée, à un endroit très-agréable, situé à un quart de lieue environ du couvent des Récollets. C'était une pointe, formée par la jonction de la petite rivière Loiret avec le St. Charles, et connue alors, selon Sagard, sous le nom de fort Jacques-Cartier.

Le 1er septembre 1625, rapporte l'abbé Ferland, ils y avaient planté une croix avec toute la solennité qu'ils purent mettre à cette cérémonie, en présence des P. P. Récollets et des principaux Français. Dès le même jour, l'on avait commencé à abattre les arbres et à préparer le terrain. Pour ne pas être troublés dans leurs travaux, ils avaient obtenu du duc de Ventadour la concession des terres avoisinantes auxquelles ils donnèrent le nom de Notre-Dame-des-Anges. L'acte qui leur accorde cette Seigneurie est du mois de mars 1626. Elle s'étendait depuis la rivière Ste-Marie, qui la sépare de la Seigneurie de Beauport, jusqu'à un ruisseau situé à l'ouest de Loiret. La maison de Notre-Dame-des-Anges fut pendant plusieurs années la principale résidence des Jésuites. (2)

C'est de ce petit coin de terre sur lequel, pendant le silence des nuits, ces vaillants religieux étudiaient avec ardeur les langues sauvages, que s'élevèrent les premiers rayons de vraie civilisation qui devaient éclairer notre pays. Il n'y a rien de plus touchant, croyons-nous, que le tableau de la vie de ces hardis apôtres, tracé par le P. Charlevoix. Depuis quatre heures du matin qu'ils se levaient, lorsqu'ils n'étaient point en course, jusqu'à huit, ils demeuraient ordinairement enfermés : c'était le temps de la prière, et le seul qu'ils eussent de libre pour leurs exercices de piété. A huit heures, chacun allait où son devoir l'appelait ; les uns visitaient les malades, les autres suivaient dans les campagnes ceux qui travaillaient à cultiver la terre ; d'autres se transportaient dans les bourgades voisines qui étaient dépourvues de pasteurs. Ces courses produisaient plusieurs bons effets ; car, en premier lieu, il ne mourait point ou il mourait bien peu d'enfants sans baptême ; les adultes même qui avaient refusé de se faire instruire tandis qu'ils étaient en santé, se rendaient dès qu'ils étaient malades : ils ne pouvaient tenir contre l'industrie et la constante charité de leurs médecins. En second lieu, ces barbares s'approprièrent de jour en jour avec les missionnaires ; ce commerce adoucissait leurs mœurs et les faisait insensiblement revenir de leur préjugés. Rien d'ailleurs n'était plus édifiant que la conduite des nouveaux chrétiens... Les guérisons fréquentes opérées par la vertu des remèdes que les Pères leur distribuaient libéralement, conciliaient à ces missionnaires encore plus de crédit.

(1) M. l'abbé Faillon.

(2) M. l'abbé Ferland.

Il restait toujours un religieux dans la maison pour y tenir une école, pour faire les prières publiques, aux heures réglées, dans la chapelle, et pour recevoir les visites des sauvages qui sont extrêmement importuns.

Sur le déclin du jour, tous se réunissaient pour tenir une espèce de conférence où chacun proposait ses doutes, communiquait ses vues, éclaircissait les difficultés qu'il avait sur la langue ; on s'animait et on se consolait mutuellement ; on prenait de concert des mesures pour avancer l'œuvre de Dieu, et la journée finissait par les mêmes exercices qui l'avaient commencée.

A l'exemple de Saint François-Xavier, ils parcouraient les villages et les environs, une clochette à la main, et engageaient tous ceux qu'ils rencontraient à les suivre.

Dans ces conférences, chacun avait la liberté de parler, ce qui, parmi les Sauvages, n'est jamais sujet à aucune confusion.

Rarement on sortait de ces assemblées sans avoir fait quelque conquête. Il y avait aussi des conférences où les chefs des tribus étaient seuls appelés ; on y discutait avec soin certains articles de la religion dont on ne jugeait pas qu'on dût instruire sitôt la multitude, mais uniquement ceux qu'on connaissait plus capables de les comprendre, et dont l'autorité pouvait servir beaucoup au progrès de l'Évangile. (1)

Tel est le genre de vie qu'adoptèrent, dès leurs premiers pas sur notre sol, les courageux disciples de Loyola. C'était répondre de la manière la plus noble, la plus victorieuse, la plus vraiment chrétienne aux infâmes calomnies qu'on s'était plu à déverser sur leur compte. Aussi "les libelles furent brûlés publiquement," (2) et ces calomnies—comme la plupart des calomnies—retournèrent contre leurs propres auteurs. Il est constant, en effet, que le Sieur de Caën qui avait conduit les Jésuites à Québec, étant retourné en France, entra en procès avec les anciens associés et eut encore le déplaisir de trouver le duc de Ventadour mécontent de sa conduite. Il paraît que de Caën ne se contentait pas, malgré les défenses expresses qui lui avaient été intimées, de faire faire publiquement les prières de sa secte, mais qu'il voulait encore obliger les catholiques à y assister, comme l'avaient déjà pratiqué plusieurs trafiquants Huguenots. Il est du moins certain que le P. Le Caron fit, à ce sujet, des plaintes contre de Caën, et il fut ordonné de par le roi que celui-ci nommerait

(1) Ce ne fut qu'en 1635 que les Jésuites établirent leurs premières missions chez les Hurons. Ils allèrent à plus de trois cents lieues de Québec continuer l'œuvre des Récollets et fonder les missions au village de St. Joseph, de St. Louis, de St. Ignace et de Ste. Marie, sur les bords du lac Huron. Ce dernier poste n'était cependant qu'une résidence et une maison de retraite pour les missionnaires ; les sauvages n'y venaient qu'en passant. Les Français y bâtirent un fort en pierre, dont on voit encore aujourd'hui des restes assez curieux au milieu de la forêt. Plusieurs milliers de Hurons se convertirent à notre foi, tout en conservant leurs habitudes nationales, et se soumirent à l'autorité de la France.

"Tout le génie de la France, a dit Chateaubriand, est dans la double milice de nos camps et de nos autels." En Canada, comme aujourd'hui dans l'Océanie et dans la Cochinchine, nos missionnaires ont précédé nos soldats et ont préparé la conquête française en répandant d'abord notre religion."

(Dussieux, le Canada sous la domination française.)

(2) Charlevoix.

un chef Catholique pour la conduite des vaisseaux et qu'il resterait lui-même en France. (1)

Cette ordonnance royale était plus qu'une simple disgrâce : elle équivalait ni plus ni moins à une destitution.

Le sieur de la Balde le remplaça en effet dans le commandement de la flotte, et ce fut sur un des bâtiments de cette flotte qui appareilla de Dieppe le 15 avril 1626, que s'embarquèrent le P. Joseph Le Carron et Champlain, anxieux tous deux de revoir leur patrie adoptive après une absence prolongée de près de deux longues années.

Par une coïncidence assez remarquable, les PP. Noyrot et de la Noue faisaient voile également pour la même destination, et le même jour, du même port de Dieppe, sur un frêle navire de quatre-vingt tonneaux qui s'appelait l'*Alouette*, et qu'ils avaient frêté du sieur de Caën moyennant trois mille cinq cents louis, somme assez considérable pour l'époque, puisque, quelques années auparavant, De Monts et Champlain avaient essayé, mais vainement, de vendre toute l'habitation de Québec pour ce prix.

La traversée fut longue et orageuse. Le 23 mai, rapporte Champlain, nous eûmes une tourmente qui dura deux fois vingt-quatre heures, avec orage et tonnerre et une brume fort épaisse, qui fut cause que le petit vaisseau des Pères Jésuites, nommé l'*Alouette*, nous perdit de vue. (2)

Tandis que la flotte était ainsi ballottée sur l'immensité de l'océan et que le voyage se prolongeait outre mesure, les colons de Québec, dit M. l'abbé Faillon, se trouvaient en péril imminent de mourir de faim, car il ne leur restait plus que deux poignées de farine qu'ils réservaient pour ceux qui seraient malades. (3)

Les choses en vinrent à ce point que Du Pontgravé fit sortir du fort les bouches inutiles et les envoya en chaloupe à Gaspé et à l'Isle Percée, dans l'espoir de pouvoir les renvoyer en France sur quelque navire occupé de la traite.

Voilà, remarque Champlain, les risques que l'on court la plupart du temps d'abandonner l'habitation de Québec, ou de la mettre dans une nécessité telle qu'on mourrait de faim si les vaisseaux venaient à se perdre. C'est ce qui doit arriver si on ne lui fournit de vivres pour deux ans, jusqu'à ce que la terre soit cultivée de manière à nourrir tous ceux qui seraient au pays ; mais cette avance ne se fait que pour une année. Ce n'est pas que souvent je ne représentasse les inconvénients qui en pourraient arriver, mais comme cette nécessité ne touche que ceux qui demeurent à Québec, l'on n'y a aucun égard, et ainsi le roi est très-mal servi, et il le sera toujours de la sorte, si l'on n'y apporte un bon règlement, et si on ne le fait exécuter. (4)

PAUL STEVENS.

(A continuer.)

(1) M. l'abbé Faillon.

(2) Champlain.

(3) L'abbé Faillon.

(4) Champlain.

LE DIVORCE.

V

(Suite.)

L'idée fixe qui avait pris possession du cerveau d'Odile ne laissait plus de place à la réflexion et aux ménagements délicats : elle voulait savoir à tout prix, et ne craignait pas d'employer, pour arriver à son but, des moyens qu'en d'autres temps elle eût repoussés avec dégoût. A l'aide de ses complicités de bas étages qui s'établissent entre les domestiques et les maîtres en proie à de fortes passions, elle s'était procuré d'abord des renseignements sur les habitudes de Guido, puis enfin une double clef de son bureau. Elle voulait pénétrer dans ce lieu qui lui semblait imprégné des pensées et des secrets de son mari, elle espérait arriver ainsi à une certitude dont la seule image pourtant la faisait pâlir de colère et de douleur. Après quelques hésitations, un jour que M. Walmeire était à la campagne, elle entra dans ce cabinet, plus élégant, mais non moins redoutable que celui de la légende. Le cœur d'Odile palpait violemment ; elle porta un regard troublé autour de la chambre : tout y était dans le même état qu'autrefois, alors qu'aux premiers jours de leur union elle venait surprendre son mari au milieu de ses travaux et le distrait par ses caresses ; des aquarelles représentant des scènes de chasse et de sport ornaient les murs ; deux portraits en miniature du père et de la mère de Guido, morts depuis longtemps, étaient suspendus auprès du bureau, et entre eux il avait placé une photographie de Marguerite au berceau. Sur la table à écrire s'étaient des papiers, des livres, des registres, mêlés à de beaux bronzes et à quelques petits objets d'ornement, choisis avec goût. Odile les examina tous, ils n'avaient rien de suspect, elle en connaissait l'origine ; les papiers qu'elle feuilleta d'une main tremblante étaient relatifs aux affaires de banque ; les tiroirs ne renfermaient que des lettres de commerce, classées avec soin, rien de mystérieux ni de romanesque dans ces paperasses, noires de chiffres : les devoirs de la profession et les souvenirs de la famille régnaient seuls en ce lieu : cependant en furetant, en bouleversant jusqu'aux moindres feuillets, elle finit par découvrir une enveloppe en papier épais, glacé, entouré d'un filet étroit bleu ; le cachet de cire, très-petit, portait ces deux lettres accusatrices : I. F., et l'adresse : *Monsieur Guido Walmeire, banquier, Gand*, était d'une écriture délicate et féminine. La lettre ne s'y trouvait pas, l'enveloppe était vide. A cette vue, Odile tressaillit ! Pour elle, dans la position où elle se trouvait, c'était là une preuve convaincante... elle chercha encore avec une espèce de furie la lettre absente, et, au moment où, les mains dans un fouillis de lettres, elle les examinait et les rejetait tour à tour, la porte s'ouvrit, Guido entra et s'élança vers elle. La colère était peinte sur son visage, et, saisissant le bras de sa femme :

« Je vous y prends donc, s'écria-t-il, au milieu de vos infâmes espionnages ! C'est ainsi que vous violez la paix, la sécurité du foyer ! Vous laissez ma patience, Odile !

— Et vous, vous fatiguez la mienne ! Vous abusez de ma crédulité, vous me trompez, Guido, et j'en ai la preuve ; voici une lettre qui vous dénonce.

Elle lui tendit l'enveloppe, en désignant le chiffre

du cachet. Il garda un instant le silence, silence plus grave et plus terrible que les paroles; puis il dit d'une voix calme et froide:

« Odile, il faut nous séparer. La vie avec vous est devenue intolérable, nous nous aigrissons réciproquement, vous n'êtes pas heureuse, je suis profondément malheureux. Eh bien! demandons le divorce par consentement mutuel. »

Elle pâlit: cette proposition, inattendue de la part de Guido, blessait intimement son cœur et son orgueil; mais, sans laisser parler la voix de l'âme, qui aurait pu se faire entendre encore, elle n'obéit qu'à l'amour-propre offensé, et répondit avec une apparente tranquillité:

« Soit! séparons-nous. Vos infidélités affichées sont une insulte que je ne puis supporter. Séparons-nous, Guido. Vous serez libre et je serai tranquille. »

— Vous me donnez votre parole de ne pas faire opposition à ma demande?

— Je vous la donne.

— C'est bien, vous avez la mienne. Je partirai ce soir pour Londres, où j'ai affaire, et vous pourrez quitter ma maison. A mon retour seulement, je vous prierai de m'envoyer Marguerite tous les dimanches, pendant quelques heures...

— Je le ferai.

Une froideur glaciale avait remplacé la colère qui tout à l'heure les agitait tous deux. Odile se leva, cherchant en vain sur le visage impassible de son mari un signe d'attendrissement, un reflet du passé... Ce visage pâle et fier semblait celui d'un juge. « Adieu, nous ne nous reverrons que devant les magistrats. »

Une heure après, Guido partit pour Londres. Dès qu'il fut éloigné, un domestique apporta une lettre à Odile. Deux billets tombèrent de l'enveloppe: le premier était signé *Ida Frank* et renfermait ces quelques mots:

« Monsieur Valmeire voudrait-il bien me prêter pour quelques jours le charmant volume de Michelet, *l'Oiseau*, que j'ai grande envie de lire? Je lui en serai fort obligée, et le prie de recevoir tous mes bons compliments. »

« I. FRANK. »

Le second était de Guido:

« Voici le billet que vous aviez cherché et que de basses perquisitions n'ont pu vous faire découvrir. Il vous prouve ce qui est, l'innocence de mes relations avec madame Frank; au point où nous en sommes, je puis vous avouer que je l'aime, qu'elle m'est infiniment chère, et que je serais heureux qu'elle m'acceptât pour mari. Et cependant, Odile, vos méfiances et vos outrages sont le seul motif du divorce; je ne l'eusse jamais demandé sans ces provocations qu'un homme d'honneur ne peut supporter. Adieu. »

« G. W. »

Odile, en lisant ce billet, fondit en larmes et le tendit à son père, qui était accouru auprès d'elle. Il le lut en ricanant:

« Tu crois cela, toi, ma fille? C'est très-habile, je l'avoue, et monsieur se donne le beau rôle, mais nous verrons à l'audience. Allons, ne pleure pas, et viens; la voiture est prête; tu ne peux pas rester ici plus longtemps. »

Elle partit désespérée, et cependant résolue à ne pas fléchir. Un mot de la lettre de Guido semblait élever entre eux une barrière infranchissable; ce mot était: *J'aime Madame Frank, elle m'est infiniment chère.*

Ce mot déchirait et irritait à la fois l'âme d'Odile, et, en savourant l'amertume, elle se décidait à crecher toujours, sous un impassible orgueil, la profonde blessure qui dévorait son sein.

Huit jours après, la demande en divorce des époux Valmeire était pendante devant le tribunal.

VI

Pendant que ces événements se passaient, Gabrielle se trouvait avec sa famille aux eaux d'Aix-la-Chapelle. Elle avait écrit diverses fois à son amie pour l'encourager, l'égayer et la soutenir, et ce fut en réponse à ces lettres pleines d'espoir et qui semblaient projeter de lumineux rayons sur l'avenir, qu'Odile lui traça enfin le récit des dernières scènes qui avaient amené la demande en divorce.

« Tu me blâmeras, lui disait-elle, je prévois tes reproches et même ton chagrin, car tu m'aimes, Gabrielle, je le sais: j'en ai eu bien la preuve dans tes lettres si affectueuses et où tu me montres si préoccupée de mon sort. Tu me dis, dans la dernière, que l'avenir vaudra mieux que les jours actuels, que mes peines n'ont pour origine que des torts passagers, et que, peu à peu, la paix, l'entente réciproque, renaîtront et que nous pourrons goûter le bonheur de l'amitié, des intérêts et des affections mis en commun. C'est une félicité de vieux époux que tu me peins là: paradis de neige qui me fait peur... Encore m'en serais-je contentée peut-être, s'il eût été facile d'y arriver; mais Guido l'a dit avec raison, notre existence était devenue intolérable. »

« Je soupçonnais sa fidélité, il avait en horreur les questions que je lui faisais sur ses démarches, ses relations extérieures, questions bien naturelles, quoique tu en dises, et quoique M. Valmeire les ait appelées *infâme espionnage*. Ah! il n'eût pas été si irrité si je n'avais vu clair dans sa conduite! Innocent, il se fût montré indulgent; sans faute, il n'eût pas été sans amour! Car je me suis convaincue, à n'en pouvoir douter, Gabrielle, qu'il aimait cette madame Ida Frank dont je m'étais toujours méfiée. Te souviens-tu de mes pressentiments? Il allait chez elle tous les soirs, à l'heure où elle reçoit, il est vrai, une société nombreuse de jeunes gens, tempérée par la présence de quelques femmes qui n'ont plus rien à craindre de l'opinion publique; il lui envoyait des fleurs, des livres, ils échangeaient des lettres, et, quoiqu'il ait juré que ces relations n'avaient rien que d'innocent, le mystère même qu'il y mettait en faisait une offense. Une scène, la dernière et la plus violente que nous ayons eue, nous sépara... Nous demandons le divorce par consentement mutuel, et Guido m'a appris qu'il n'attendait que la rupture de nos liens pour s'unir à madame Frank. »

« Nous avons comparu une première fois devant le magistrat: ce n'est plus que là, en présence des représentants de la loi, que nous devons nous revoir... et l'on croit à l'éternité du bonheur dans le mariage!... Au moment où j'entendis la voix de Guido qui répondait à une interrogation du président, je tressaillis, et (tu sais combien nos pensées sont rapides, combien elles embrassent d'espace et de temps en un clin d'œil)

il me sembla que je rétrogradais aux premiers jours de notre mariage, alors que nous étions si tendrement unis, que ces années de malheur n'avaient pas existé, et que j'allais le retrouver tel qu'autrefois. Le charme de sa voix, douce et vibrante, avait soudain agi sur mon âme, mais les paroles qu'il disait rompirent le charme : Oui, monsieur le président, disait-il ; je persiste dans ma demande.

— Et vous, madame ? » reprit le magistrat.

« Je m'étais levée, et quoique mon cœur battît à se rompre, je pus dire d'une voix ferme : « Moi également, monsieur. »

« Alors le président nous adressa une remontrance paternelle sur les dangers du divorce ; nous l'écoutâmes tous deux dans une espèce d'entêtement impassible. Il l'avait dit bien des fois sans doute, il le savait par cœur, il la récitait par routine et d'un air distrait, et eût-il été le plus éloquent des orateurs, il ne nous aurait pas persuadés !

« Nous fûmes invités à *comparoir* une seconde fois devant lui, et Guido s'éloigna le premier, sans m'avoir regardée. Va, Gabrielle, il ne me regrette pas : son cœur est ailleurs ! . . .

« Je suis logée, depuis la sortie de la maison conjugale, chez mon père, qui a beaucoup d'attentions et de bontés pour moi et pour ma petite Marguerite. Il me soutient dans cette épreuve. Tu sais qu'il n'a jamais beaucoup aimé Guido ; et puis, le divorce rentre tout à fait dans le cadre de ses idées. Liberté en tout et pour tous, c'est sa devise.

« Maintenant, me demanderas-tu si je regrette ce que j'ai fait ? Non, Gabrielle, je regrette les premiers temps de mon mariage, temps heureux qui me gâteront à jamais l'avenir, mais je ne regrette pas de n'être plus condamnée à un perpétuel exercice de patience et d'abnégation ; cela, je ne le regrette pas, et ma liberté reconquise vaudra toujours mieux, pour ma fierté et pour mon repos que la situation qui m'était faite dans le mariage.

« Adieu, Gabrielle, tâche d'être longtemps heureuse et aime-moi encore un peu.

« ODILE. »

Odile révélait-elle toute sa pensée ? Il est permis d'en douter, et cette fierté dont elle parlait, qui l'avait poussée aux résolutions extrêmes, intervenait aussi dans ses confidences d'amitié, et jetait un voile épais sur des blessures saignantes qui parlaient, elles, de tendresse et non d'orgueil. Mais ce sang du cœur, les larmes qu'Odile versait dans sa solitude, nul ne les vit, nul ne les devina, nul ne les consola.

Gabrielle lui répondit quelques mots.

« Que je te plains, Odile ! Chère Odile, qu'as-tu fait ? à quelles extrémités en es-tu venue, faute d'un peu de silence, de support et de résignation ? Hélas ! fallait-il, de part et d'autre, tant appuyer sur quelques torts ? Le temps, la raison, l'intérêt de votre enfant, vous eussent réunis ; mais, dans votre folie, vous brisez le lien qui ne se ressoudera jamais, et vous brisez en même temps le lien qui vous unit à l'Église catholique. Tu connais sa doctrine sur le divorce . . . Odile, il serait temps encore : réfléchis, humilie-toi . . . pense à ta fille : que serait-elle un jour ? la fille d'une femme divorcée !

« Pardonne-moi le trouble de ma lettre, je t'écris en pleurant . . . Oui, je t'aime, et je t'en donne la meilleure preuve. Consulte des prêtres, des magistrats, des amies

sages, ils te diront les périls que tu cours, ils t'éclaireront ; moi, je ne puis que prier pour toi et faire prier mes petits enfants. Adieu et à toujours.

« GABRIELLE. »

« Ta dévote amie t'aime beaucoup, cela est sûr, dit M. Paulus à qui Odile avait communiqué cette lettre, mais ça n'a pas d'idées larges, ça voit tout, du fond de sa petite sacristie. Que diable ! elle te parle de ta fille, mais le bénéfice du divorce que tu invoques, elle l'invoquera peut-être un jour aussi . . . Des enfants ne restent pas toujours enfants, et il faut penser à leur avenir autant qu'à leur présent. Voilà les idées libérales comme je les conçois : l'avenir, toujours l'avenir et le progrès . . . Qu'en dis-tu ?

— Ah ! j'e-père bien que Marguerite ne divorcera point ! s'écria Odile avec un soupir.

VII.

Madame Ida Frank logeait dans un des beaux hôtels qui entourent la Place-d'Armes ; elle y occupait un appartement restreint, mais élégant ; on la servait chez elle, et elle aimait fort cette existence à l'américaine qui, en échange d'une somme d'argent, la débarrassait des fatigues et des préoccupations du ménage, où les femmes trouvent à la fois leur souci et leur honneur. Mais Madame Ida Frank, quoique née aux bords de la Sprée, était fort peu allemande en ce point : l'innocente Marguerite filant au rouet, l'épouse de Goëtz de Berlichingen président aux travaux domestiques, Charlotte faisant les tartines de ses petits frères, n'étaient pas du tout ses types chéris ; et jamais Parisienne affolée de parades et de fêtes ne désira plus ardemment que cette blonde rêveuse, venue de la grave Germanie, le luxe des toilettes, l'enivrement du monde, les splendeurs de la richesse et la fougue d'une vie sans devoir et sans but.

Il était onze heures du matin : Ida venait d'achever sa première toilette ; sa robe de chambre de cachemire violet ouverte sur une jupe brodée, sa petite coiffure à l'air négligée, qui ne cachait pas ses magnifiques cheveux blonds, lui seyaient à ravir, autant pour le moins qu'une robe de bal et des couronnes de fleurs. A demi couchée dans un vaste fauteuil, elle lisait un roman allemand, *Gravin Faustin*, œuvre mondaine d'une noble plume qui, depuis, s'est consacrée à de plus saints travaux. Ida ne suivait guère les péripéties de son livre, elle rêvait, les yeux perdus dans la vague, quand un coup bref retentit à la porte. « Entrez ! dit elle, ranimée et rajustant les brides de son joli bonnet.

— Est-on admis à l'audience de la charmante malade ? demanda une voix d'homme.

— Entrez donc !

Le docteur Thibault entra. « Rose et fraîche comme une églantine ? s'écria-t-il, en voyant madame Frank. Et ce poulx ? calme ! parfait ! Qu'avez-vous donc, belle dame ?

— J'ai eu hier une migraine horrible, j'ai des palpitations, je broie du noir. Tenez, docteur, je crois que j'ai une maladie de cœur ou de foie.

— Avez-vous des coliques ?

— Allons donc ?

— Non ? eh bien ! parlons sérieusement. Il y a un peu de contrariétés morales dans notre fait, nous avons un gros chagrin, le procès . . .

— Eh bien ! oui, il est perdu.

— Je l'ai appris... mais, chère madame Ida, vous avez d'autres ressources.

Elle haussa les épaules, Thibault continua : "J'ai appris votre échec au palais; j'y accompagnais une autre charmante cliente, madame Walmeire, qui plaide en divorce.

— Et vous croyez que le divorce sera prononcé ? demanda Ida en regardant fixement le docteur.

— Je n'en doute pas... Mais, j'y pense, vous recevez et vous recevez encore Walmeire ?...

— Oui.

— Allons ! parlons franc. Vous avez un intérêt assez direct à ce que ce divorce ait lieu ! Walmeire vous aime, et aussitôt libre il cherchera un nouveau lien. Le malheureux ! est-ce vrai ?

Elle releva la tête et répondit : "Très-vrai. Il vous a donc fait ses confidences ?

— Il n'a garde, mais j'ai des yeux. Et vous, l'épouserez-vous ?

— Dois-je vous répondre ?

— Oui, oui, nous sommes amis et alliés. Vous l'épouserez donc ?

— Je pense que oui.

— Et l'aimez-vous ?

— C'est bien indiscret.

— Pourquoi l'épousez-vous ?

Elle hésita à répondre. En ce moment un orgue jouait dans le lointain l'air de *Marco la Belle*; Ida rougit, et, se tournant avec vivacité vers son interlocuteur, elle lui dit :

"J'ai bien le droit de vous interroger à mon tour : ce divorce de M. et de madame Walmeire, vous n'y avez pas moins d'intérêt que moi ; vous le souhaitez plus ardemment que je ne le souhaite !

— Oh ! je suis sincère, moi, et j'avoue que rien ne pouvait me faire plus de plaisir.

— Vous aimez donc cette brune Odile ?

Le docteur répondit d'un ton plus sérieux : "Je l'ai toujours aimée."

— Et elle ?

— Elle ne voit en moi qu'un vieil ami, un oncle, un parrain, que sais-je ! Toute jeune elle s'est amourachée de ce bellâtre de Guido, et n'a plus eu d'yeux pour personne.

— Mais la voilà libre, et vous saurez bien vous rendre indispensable, n'est-ce pas ?

— Peut-être !

— Vous comptez sur moi comme sur un bon auxiliaire ?

— Peut-être !

— Voilà que vous parlez en style d'oracle. Eh bien ! pour être franche à mon tour, je vous avouerai que je veux épouser Walmeire : il me plaît assez, assez pour un mari, et sa fortune relèvera la mienne, car en perdant ce procès, j'ai tout perdu. Je ne puis pas travailler, que faire d'ailleurs ? J'ai, je le confesse, des besoins de luxe et de dépenses que je satisferai honnêtement. Voilà mon plan. Et le vôtre, docteur ?

— Attendre et ne jamais désespérer. Adieu, ma belle alliée ; je vous commande aujourd'hui un bon régime et une bonne promenade ; je reviendrai dans trois jours."

Il sortit ; Ida se rassit, reprit *Gravin Faustin* et se dit à elle-même : "Mon mariage est plus sûr que le sien."

VII

Odile vivait fort solitaire, observant en cela un usage établi pour les femmes qui plaident contre leur mari ; elle ne voyait guère que Gabrielle, qui la recevait toujours avec la même affection, car Gabrielle, pure, pieuse, hermine que nul soupçon n'avait souillée, n'avait rien à craindre de la critique du monde ; elle pouvait obéir à son cœur et couvrir même de sa bonne renommée l'être faible et chancelant qui s'attachait à elle. Des enfants de Gabrielle étaient aussi les amis de Marguerite, et la pauvre petite fille, qui menait une vie triste, priait souvent sa mère de la mener dans cette maison où elle trouvait des compagnes, des jeux, de l'animation et des visages riants.

Cependant un jour, pendant que les petits enfants s'amusaient bruyamment au fond d'un vestibule, et qu'Odile causait avec son amie, elle eut remarquer une ombre sur la figure, d'ordinaire si calme, de madame Serelacs : il semblait une de ces brumes qui voilent les doux paysages de la Flandre ; la conversation languissait, lorsque le pas du maître de la maison se fit entendre. "Voilà mon mari," dit Gabrielle.

"Silence donc !" dit une voix d'homme au groupe enfantin qui se livrait avec passion à une partie de barre.

Un grand silence se fit en effet ; M. Serelacs entra : c'était un homme jeune encore, d'une apparence frêle et malade ; son teint d'une pâleur jaune dénonçait un tempérament bilieux que ses yeux bleus, enfoncés, un peu tristes, ne venaient pas démentir ; il paraissait appartenir à cette race irritable qui fait les poètes, et où souvent se rencontrent aussi les magistrats. En ce moment ses nerfs semblaient excités, il fronça le sourcil à la vue d'Odile, la salua avec une brave politesse et dit à sa femme d'un ton mécontent ; "Il n'a donc pas été possible de renvoyer au président ces livres qu'il m'avait prêtés ? Il me semble que je vous l'avais recommandé, Gabrielle."

Elle rougit, et dit d'une voix timide, comme un enfant que l'on gronde : "Pardon, mon ami, je l'avais tout à fait oublié ; cela n'arrivera plus.

— C'est que c'était une affaire importante ; je me fie à vous, et voilà ce qui arrive... Certes, je vous rends justice, Gabrielle, mais convenez que vous êtes terriblement distraité !

— Je l'avoue, dit-elle, et puis, aujourd'hui, les enfants ont été si difficiles.

— Aussi, vous les gâtez à l'excès ! vous êtes d'une faiblesse sans nom pour eux, ainsi que pour vos domestiques. Tout à l'heure, en tournant l'angle de la rue, je vois votre femme de chambre, Annette, causant avec un paysan, un jeune paysan ; est-ce convenable, et devriez-vous souffrir cela ? Pour moi, comme je veux que la maison d'un magistrat soit respectée, je vous prévins que je chasserai Annette ce soir même.

— Ah ! mon ami, c'est une honnête fille !

— Mais qui n'a aucun respect pour vous : je vous l'ai dit souvent, Gabrielle, vous manquez de fermeté, d'énergie..."

MATHILDE BOURBON.

(A continuer.)